

bains; et que là, dans une hideuse nudité, elles écoutaient les harangues, pendant que des eunuques répandaient des aromes sur leur corps. Ils ajoutent qu'elles étaient sans cesse occupées de débauches, et qu'elles passaient des journées entières à contempler les jeux lascifs de leurs singes, pour prendre des leçons de corruption, lorsque leur imagination déréglée s'était épuisée en inventions nouvelles.

Zoé prenait un singulier plaisir à composer elle-même des parfums capables de réveiller les sens engourdis de ses amants; ses appartements étaient transformés en un laboratoire immense, où l'aloès, l'encens et l'ambre étaient combinés avec d'autres aromates sur des fourneaux ardents.

Alliant la superstition à tous ses autres vices, elle avait fait placer dans sa chambre à coucher une image du Christ, appelée Antiphonète ou expiatoire, devant laquelle Zoé se prosternait avant de se livrer à ses orgies. En se levant chaque matin, elle adressait à cette image des expressions d'un amour passionné, lui demandant pardon de ses infidélités; et selon que le Christ paraissait avoir plus ou moins d'éclat, elle en augurait des malheurs ou des succès pour la journée.

Un matin, le hasard ayant voulu qu'un rayon de lumière vint frapper l'Antiphonète au moment où Zoé se réveillait, elle crut voir dans cet événement naturel un présage divin qui lui commandait d'épouser Monomaque, qui était couché à ses côtés. Elle se leva sans bruit, laissant son amant encore endormi, et envoya chercher le patriarche Alexis, qui bénit leur mariage.

Monomaque se réveilla empereur, et fut couronné aussitôt sous le nom de Constantin IX : son règne dura douze années

entières, qu'il passa dans les plaisirs et dans la mollesse. L'empire marchait toujours à sa ruine : les Normands enlevaient la Pouille, les Turcs envahissaient la Perse, et les Petschenègues, au nombre de huit cent mille hommes, s'établissaient dans la Servie. Enfin Zoé termina à soixante-douze ans une carrière remplie de débauches et de crimes, ce qui ne l'empêcha pas d'être canonisée par les prêtres et d'être honorée comme sainte dans l'Église!

Quelque temps après, Constantin Monomaque fut étouffé par la goutte. Sa mort laissa Théodora seule maîtresse de l'empire : aussitôt les eunuques s'emparèrent de toute l'autorité; la fortune publique et les charges de l'état leur furent abandonnées par cette femme débauchée, qui, quoique âgée de soixante-dix ans, écoutait encore les flatteries de ces êtres dégradés, et s'était persuadé qu'elle devait vivre plusieurs siècles. Cependant la mort, qui ne respecte ni les reines ni les empereurs, vint mettre un terme aux abominations de sa vie. Lorsqu'elle se sentit à la dernière extrémité, elle désigna pour son successeur à l'empire le patrice Michel Stratioticos, un de ses favoris; mais après qu'elle eut rendu le dernier soupir, les principaux seigneurs de Constantinople et les généraux de l'armée formèrent une vaste conspiration, renversèrent le nouveau prince, et nommèrent empereur Isaac Comnène, qui devint seul maître de l'état. Avec Théodora s'éteignit la race macédonienne, qui possédait le trône d'Orient depuis cent quatre-vingt-dix années.

Isaac fut couronné à Constantinople, le 1^{er} septembre 1057, par le patriarche Michel Cérularius. Avec ce prince, dont la famille était originaire d'Italie, commence la dynastie des

Comnène et des Ducas, qui gouvernèrent l'empire pendant cent vingt-huit ans. Son père, appelé Manuel, avait exercé la charge de gouverneur général de toutes les provinces orientales, sous le règne de Constantin VIII et de Basile Bulgarotone; en mourant, il avait recommandé aux bontés des empereurs, ses deux fils Jean et Isaac Comnène : Constantin VIII les avait nommés d'abord curopalates et ensuite grands officiers du palais. Isaac se distingua dans ces deux emplois comme capitaine habile et comme administrateur éclairé.

Lorsqu'il fut parvenu au trône, Isaac s'occupa d'abord de repousser les ennemis de l'état et de rétablir l'ordre dans les finances; il diminua les traitements énormes des officiers de l'empire; il retrancha les pensions onéreuses que l'état payait aux églises et aux monastères, ne laissant aux religieux et aux prêtres qu'un juste salaire qui leur permit de vivre selon l'humilité évangélique.

Toutes ces réformes contribuèrent puissamment au soulagement du peuple; mais comme le clergé ne pardonne jamais à ceux qui touchent à ses richesses, le prince se vit bientôt l'objet de la haine des grands et des prêtres; il fut déclaré tyran, impie, sacrilège; et les moines parcoururent les provinces en appelant sur sa tête la colère divine. Plusieurs légendes racontent à ce sujet, que dans une chasse, ayant été surpris par un orage épouvantable qui éclata tout à coup, il fut renversé de cheval par la foudre. Ses gardes s'empressèrent de lui porter secours et le rappelèrent à la vie; mais depuis cet événement il resta sujet à des attaques épileptiques; et bientôt ses facultés, ébranlées par cette terrible commotion, s'affaiblirent insensiblement, et le livrèrent sans

défense aux prêtres ambitieux, qui s'emparèrent de son esprit et le forcèrent à abdiquer l'empire. Mais avant de quitter la couronne, le pauvre insensé rendit aux couvents et aux églises les biens dont il les avait dépouillés; et guidé par les conseils du patriarche, il ne voulut choisir pour successeur ni ses enfants, ni Jean son frère, ni son neveu Théodore, ni aucune personne de sa famille; et il abdiqua en faveur de Constantin Ducas, un de ses officiers; ensuite il s'enferma dans le cloître de Stude, où l'abbé l'employait, dit-on, à balayer les basses-cours et à nettoyer les ustensiles de cuisine.

Ducas fut couronné empereur, le 15 décembre 1059, sous le nom de Constantin X; son règne dura sept années et quelques mois. Ce prince aimait les lettres avec passion; il était toujours entouré de poètes et de philosophes, et mettait toute son ambition à devenir un grand écrivain.

Ce bon prince licencia ses armées, parce que l'entretien des généraux et des troupes coûtait plus à ses peuples qu'un tribut donné aux ennemis de l'empire pour acheter la paix; et il ajoutait avec raison que les soldats ne pouvaient servir qu'à soutenir les tyrans sur le trône malgré la volonté des nations. Lorsqu'il sentit les approches de la mort, il fit dresser un acte authentique par lequel tous les grands s'engageaient solennellement à ne reconnaître d'autres princes que ses enfants Michel, Andronic et Constantin, et à laisser la régence à l'impératrice Eudoxie, sous la condition expresse qu'elle déposerait entre les mains du patriarche Jean Xiphilin la promesse de ne jamais contracter un second mariage. Tous les officiers de l'empire apposèrent leurs signatures sur le testament du prince, qui mourut quelques jours après, en 1067.

Eudoxie se trouvant maîtresse absolue de l'état, fut bientôt entourée des hommages et des adulations de tous les seigneurs. Parmi ses courtisans, elle distingua Romain, capitaine des gardes, qui devint son favori : d'abord elle le nomma grand maître des offices, ensuite généralissime de toutes les armées. Cependant elle n'osait pas encore lui donner sa main, redoutant d'être déposée par le sénat ou anathématisée par le patriarche; enfin, comme il la pressait de le déclarer empereur, elle imagina d'envoyer au patriarche l'eunuque accubiteur, pour obtenir la remise de sa promesse de veuvage. L'envoyé, qui était dévoué à Romain, s'acquitta à merveille de sa commission; il dit à Xiphilin : « Eudoxie épouserait votre frère, » très-vénérable patriarche, si vous consentiez à rendre la » promesse que Constantin Ducas a exigée d'elle, et si vous » parveniez à convaincre le sénat que dans l'intérêt du trône » il est nécessaire qu'on proclame un empereur capable de se » défendre contre les ennemis de l'état. »

L'ambitieux patriarche donna dans le piège tendu à son orgueil et à sa cupidité, et il promit d'employer tous ses soins à préparer les esprits des sénateurs. En effet, quelques jours après il remit à Eudoxie l'acte qu'elle avait déposé entre ses mains, il la déclara relevée de son serment, et fit rendre par le sénat un décret qui l'autorisait à contracter un nouveau mariage pour donner un chef à l'empire. Eudoxie se trouvant libre alors de disposer de sa main, fit proclamer empereur Romain Diogène, le 1^{er} janvier 1068.

Romain déclara aussitôt la guerre aux infidèles, et remporta quelques victoires pendant les deux premières années de son règne : sa troisième campagne ne fut pas aussi heureuse, et

les Turcs, sous la conduite du sultan Alp-Arslan, finirent par chasser les Grecs de la Natolie et de la Phrygie. Diogène, exaspéré par ses défaites, rassembla de nouvelles troupes et recommença les hostilités : il obtint encore quelques succès; et déjà il était parvenu à refouler les Turcs jusqu'aux frontières, lorsqu'il tomba malheureusement dans une embuscade, auprès de la ville d'Alep. Il fut conduit en présence d'Alp-Arslan, qui le fit étendre dans la poussière, selon l'usage, et le foula à ses pieds, pour montrer à son armée qu'il avait triomphé de l'empereur; ensuite le généreux vainqueur lui tendit la main pour le relever et l'embrassa.

Après quoi le sultan interrogea son prisonnier, et lui demanda quel traitement il lui aurait fait subir s'il était tombé en son pouvoir. Diogène lui répondit avec fermeté : « Je t'aurais fait mourir.—Eh bien, répliqua Alp-Arslan, je n'imiterai point ta cruauté, parce que le prophète nous a recommandé la clémence envers les vaincus. »

En effet, il renvoya Romain sans rançon et le combla de présents; mais avant que celui-ci fût de retour dans ses états, la nouvelle de sa défaite s'était déjà répandue à Constantinople; et le César Jean Ducas, ainsi que les sénateurs de son parti, s'étaient emparés d'Eudoxie, lui avaient rasé les cheveux, l'avaient enfermée dans un couvent, et enfin avaient fait proclamer empereur son fils aîné, sous le nom de Michel VII. Lorsque Romain débarqua dans sa capitale, il se vit tout à coup entouré de soldats qui l'arrêtèrent par ordre de Ducas, et le livrèrent aux mains du bourreau, qui lui arracha les yeux. Cette opération fut faite avec tant de cruauté que sa tête enfla prodigieusement; les vers se mirent dans les

plaies, et il mourut un mois après, au milieu d'horribles souffrances.

Michel, surnommé Parapinace, montra comme son père un amour ardent pour les lettres; il étudiait la rhétorique avec le philosophe Psellus, et passait des journées entières à composer des vers ou à les déclamer. Pendant son règne, les eunuques dirigèrent toutes les affaires et nommèrent leurs créatures au gouvernement des provinces.

Alp-Arslan, profitant de la faiblesse de l'empire, envahit de nouveau le territoire grec. Michel, qui se reconnaissait lui-même incapable de diriger ses armées, confia le commandement des troupes à Isaac Comnène, fils de l'empereur de ce nom : ce général fut battu dans plusieurs rencontres et tomba au pouvoir des Turcs. Pour réparer cet échec, Parapinace rassembla une nouvelle armée et la mit sous les ordres du César son frère; mais cette seconde armée eut le sort de la première, et le prince fut également fait prisonnier par les ennemis.

L'empire était alors dans un désordre effroyable : pendant que les Turcs chassaient les Grecs de l'Asie-Mineure, les Normands d'un autre côté leur enlevaient les dernières provinces qu'ils possédassent encore en Italie; en même temps, Nicéphore Bryennius se faisait proclamer empereur à Durazzo, et Nicéphore Botoniate se révoltait également à Constantinople, soutenu par le sénat, par le clergé et par le peuple. Tous ces désastres accablèrent à la fois le malheureux Michel, qui n'eut d'autre ressource pour échapper à ses ennemis que de renoncer au trône en se renfermant dans un couvent avec Marie, son épouse, et leur jeune fils Constantin Porphyro-

gène. Plus tard, Michel fut élevé sur le siège épiscopal de la ville d'Éphèse, où il mourut en odeur de sainteté.

Nicéphore Botoniate se fit couronner empereur le mardi de la semaine sainte de l'année 1078, par le patriarche Cosme. Ce prince était adonné à toutes les débauches et faisait enlever des jeunes gens dans les rues de Constantinople pour ses orgies nocturnes; les historiens grecs racontent qu'il se présentait à ces jeunes gens sous des vêtements de courtisane, et qu'il les excitait par des paroles infâmes à une horrible dépravation. Il dissipa dans de honteux plaisirs toutes les richesses amassées par ses prédécesseurs, et vida les coffres de l'état d'une manière si complète, qu'il ne restait pas un denier dans le trésor. Enfin Alexis Comnène et Isaac son frère, qui étaient devenus les mignons favoris de ce prince, conspirèrent contre lui, s'emparèrent de sa personne et le plongèrent dans les cachots d'un monastère.

Alexis Comnène fut aussitôt proclamé empereur. Dans les commencements de son règne, il eut la faiblesse de laisser Anna Dalassène, sa mère, exercer une influence si grande, que rien ne se faisait que par ses ordres, et que dans toutes les provinces on la nommait la dominatrice. A l'instigation de l'impératrice mère, Isaac profita de l'absence de son frère, qui était engagé dans une guerre contre les Normands, pour faire un coup d'état et remplir ses trésors; il assembla un concile d'évêques auxquels il déclara qu'en vertu des lois divines et humaines, il avait résolu d'employer les immenses richesses des églises pour le soulagement de l'état, et il les somma d'avoir à lui donner leur adhésion à cette mesure de salut public. Les prélats voulurent opposer de la résistance; ils re-

présentèrent au César qu'il commettait un sacrilège en s'emparant des ornements sacrés du culte, et lui proposèrent de rendre un décret par lequel ils lui permettraient de doubler les impôts. Isaac repoussa toutes leurs offres, et sans perdre de temps, il fit publier une ordonnance qui enjoignait aux ecclésiastiques de faire porter au trésor les crucifix, les châsses, les patènes, les ciboires, les candélabres, les statues des saints, enfin tous les ornements d'or et d'argent. Presque tous les prêtres refusèrent d'obéir à ce commandement, et menacèrent d'excommunier les princes et Anna Dalassène, leur mère.

Sans se laisser intimider par des foudres ridicules, Isaac passa outre, fit envahir toutes les églises par ses soldats, et s'empara des richesses que la superstition des peuples avait accumulées dans les temples ou dans les monastères depuis plusieurs siècles. A son retour l'empereur trouva les provinces en pleine révolte, et il fut obligé pour apaiser les mécontents de publier une confession dans laquelle le César se reconnaissait coupable de sacrilège pour avoir enlevé les trésors des églises, demandait pardon à Dieu de son crime, et jurait de restituer entièrement ces richesses aussitôt que les finances de l'empire le lui permettraient. Alexis de son côté s'engagea par un serment solennel à ne jamais s'emparer des biens du clergé, et il appela la colère de Dieu et la vengeance des hommes sur ceux qui dans l'avenir oseraient renouveler un pareil attentat.

Malgré l'extrême habileté des deux Comnène, l'empire perdit pendant ce règne une grande partie des provinces de l'Asie-Mineure dont les Turcs s'emparèrent, ne laissant aux

Grecs que des lambeaux de territoire sur les côtes de la Méditerranée : les infidèles s'approchèrent même de Constantinople; et l'empereur ne pouvant résister à leurs armes, fut obligé d'implorer les secours de l'Occident. A cet effet, Alexis envoya à Rome des ambassadeurs chargés d'offrir au saint-père la domination absolue sur les Églises d'Orient, s'il consentait à seconder ses efforts et à lui assurer l'appui des princes de l'Europe. Urbain VI fit alors prêcher les premières croisades, et de toutes parts les chrétiens affluèrent en Orient; mais ils commirent tant de dégâts sur les terres de l'empire, qu'Alexis se repentit bientôt d'avoir appelé à son secours des hôtes aussi dangereux; il employa toutes les ruses de la politique pour les traverser dans leur entreprise, et leur refusa même des vivres lorsqu'ils eurent passé le détroit du Bosphore.

Anne Comnène, fille de l'empereur, nous a laissé des mémoires écrits avec une emphase et une prétention inconcevables; elle fait de son père un portrait hyperbolique, et affirme que ce prince était doué d'une rare prudence, et qu'il fit preuve d'une grande habileté en protégeant ses peuples contre les six cent mille croisés qui avaient dévasté sur leur passage l'Allemagne, la Hongrie et la Serbie.

Alexis Comnène mourut en 1118, après un règne de trente-sept ans.

Pendant ce siècle de superstition, les guerres civiles et les disputes des nobles et des prêtres avaient transformé la France en d'immenses déserts; les cultivateurs et les citoyens tombaient chaque jour sous le fer de leurs cruels ennemis, ducs, comtes, marquis, évêques ou seigneurs, qui